

TABLE DES MATIÈRES

<i>Praebulus</i>	7
Dictionnaire	25
Annexe I : <i>Utilisation des caracteres en magie</i>	339
Annexe II : <i>Cryptographie</i>	361
LISTE DES PRINCIPAUX MOTS MAGIQUES	365
LISTE DES MATIÈRES	371
ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE	383

Praeambulus

Depuis *Abracadabra* jusqu'aux *Avada Kedavra*¹ et *Rennerivate* qu'utilise Harry Potter², chacun s'est familiarisé avec les mots magiques, mais romans, films et bandes dessinées n'en procurent qu'une image simplifiée et déformée. Criées, murmurées, chantées, récitées ou grommelées par un magicien, un enchanteur ou un sorcier, le nom du personnage variant du positif au négatif selon le but recherché, utilisant des mots singuliers et même incompréhensibles pour obtenir des effets surnaturels, ces formules en perpétuelle évolution viennent de la nuit des temps. Nous les rencontrons déjà chez les Babyloniens, les Égyptiens et les Grecs. Grâce aux efforts des érudits de nombreuses disciplines, nous disposons aujourd'hui d'un corpus de plusieurs dizaines de milliers de témoins³. Ces formules se rencontrent dans des charmes — du latin *carmen*, « chant » — dans des oraisons, dans des bénédictions, dans des conjurations et dans des prescriptions médicales.

Quelques définitions...

Les oraisons sont des prières magiques qui dissimulent leur caractère sous un habillage chrétien, le plus souvent dû aux références faites à Jésus, à Marie, aux Évangélistes, etc. Les bénédictions sont aussi bien païennes que chrétiennes, les unes et les autres offrant la même structure : par elles, on appelle des bienfaits sur quelqu'un ; c'est le contraire des malédictions. Les conjurations sont, soit un appel à des êtres surnaturels dont on requiert l'assistance, soit des exorcismes destinés à bannir les entités maléfiques qui incarnent les maux, dans les solitudes

1. Où l'on reconnaît *Abracadabra* !

2. K. Rowling, *Harry Potter and the Half-Blood Prince*, London, Bloomsbury, 2005, p. 536 et p. 556.

3. La collection Spamer, par exemple, en compte vingt-deux mille.

et les déserts, là où rarement passent les hommes. Quant aux brefs, encore appelés brevets, ce sont le plus souvent des amulettes, sur parchemin ou papier, renfermant des formules cabalistiques cryptées par le biais de signes appelés « écriture de Salomon, lettres éphésiennes¹ ou écriture inconnue² ». Tous ces signes étranges reçoivent en latin le nom de *characteres*³, et nous utiliserons ce terme avec cette orthographe pour éviter toute confusion. En 1717, un érudit écrivait ceci sur les *Ephesiae litterae* : « Elles plongent dans la terreur l'âme de ceux qui les entendent⁴. » On utilisait ainsi des caractères hébraïques car, selon le pseudo Arnaud de Villeneuve, ce sont les plus efficaces⁵. Mais saint Jérôme déjà parlait des magiciens qui utilisaient tous les moyens pour impressionner leurs clients, lesquels admiraient plus ce qu'ils ne comprenaient pas⁶.

Paganisme et christianisme

Si la grosse masse des charmes concerne la protection, la guérison des maladies de l'homme et du bétail et relève de ce que l'on a coutume d'appeler les prescriptions médicales, certains sont proprement magiques par les entités auxquelles ils font appel par le biais de mots et de formules étranges. Le christianisme médiéval considère, à la suite des païens, que la maladie est envoyée par le démon ou des démons⁷, il ne fait qu'y ajouter la notion de punition du péché. Dieu est le grand et tout-puissant médecin, comme le dit l'adage : *Diabolus ligavit, Angelus curavit, Dominus salvavit*⁸, « le diable a lié, l'ange a guéri, le

1. Cf. Wessely, *Ephesia grammata*, Vienne, 1886. On pense que le nom « éphésiennes » vient du babylonien *epêsu*, « ensorceler ». Elles s'appellent aussi *Ephesiae litterae* et *voces magicae*. La formule la plus célèbre est : ASKION, KATASKION, LIX, TETRAX, DAMNAMENEUS, AISIA. Dans les charmes de l'Antiquité, nous rencontrons de longues successions de voyelles (par exemple : A EE EEE IIII OOOOO, YYYYYY, OOOOOOO) ou des palindromes comme :

IAEOBAPHRENEMOUNOTHILARIKRIPIHIAEYEAIPIRKIRALITHONUOMENERPHABOEAI

Cf. H. D. Betz, *The Greek Magical Papyri in translation including the Demotic spells*, Chicago & Londres, 1986, p. 332.

2. Dans la langue originale : *salmoniacas scripturas, barbara nomina, ephesia grammata, litrae ignotae*. Thomas d'Aquin appelle ces signes *ignota nomina*.

3. Cf. B. Grévin, J. Véronèse, « Les caractères magiques au Moyen Âge (XII^e-XIV^e siècle) », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 162 (2004), pp. 305-379.

4. P. Fr. Arpe, *De prodigiosis naturae et artis operibus talismanes et amuleta dictis*, Hambourg, 1717, p. 17.

5. *Si habet litteras hebraycas, efficcassimum est*, Opera, Lyon, 1509, fol. 215 v^o.

6. *Epistola LXXV*, 3.

7. Cf. C. Lecouteux, *Le Livre des grimoires*, Paris, Imago, nouvelle éd. 2008, pp. 65-70.

8. Le Christ est considéré comme un médecin, voir l'Évangile selon saint Matthieu IV, 32.

Seigneur a sauvé. » La croix et les plaies du Christ deviennent des adjuvants (*Cruce et passio Christi sint medicina mei*). Un charme anglais datant de la seconde moitié du XIV^e siècle invoque en outre les larmes de la Vierge, les Rois mages et un des noms secrets de Dieu¹ :

*Sint medicyna mei pia crux et passio Christi,
Vulnera quinque dei sint medicyna mei !
Virginis et lacryme mihi sint medicamina trina,
Her mihi portanti succurrant febricitanti ! Amen*
† A † g. † l. † a. † Jaspas † Melchysar † Baptizar †

Un autre bénédiction du même pays destinée à favoriser un bon accouchement apporte une image précise du mélange de sacré chrétien et de profane païen dans ce type de prescriptions² :

*Boro berto briore † Vulnera quinque dei sint medicina mei † Tahebal
†† gheter ††† guthman †††††*

Ici les cinq plaies du Christ sont encadrées par des formules magiques païennes.

On notera au passage que toute affection est un lien, que les démons sont des lieux, et que le personnel chrétien délire. Les noms de ces démons nous sont parfois confiés. Ce sont des nains et des elfes, des trolls et des tusses, qui vous décochent des flèches invisibles³. En 348, Cyrille de Jérusalem note : « Tant que l'homme vit dans son corps, il doit lutter contre de nombreux démons sauvages⁴ », et Porphyre affirme que les démons seraient indépendants et pourraient eux-mêmes choisir leur séjour. Il faut donc s'en protéger ainsi que de leurs auxiliaires humains, mages et sorciers, et, pour ce faire, on recourt à des pratiques ésotériques faisant intervenir les êtres invisibles au premier rang desquels se tiennent des dieux ou Dieu.

1. F. Holthausen, « Recepte, Segen und Zaubersprüche aus zwei Stockholmer Handschriften », *Anglia* 19 (1897), p. 80.

2. *Ibid.*, p. 85.

3. L. Honko, *Krankheitsprojekte. Untersuchung über eine urtümliche Krankheitserklärung*, Helsinki, 1968² (FFC, 178).

4. Ce qui rappelle ce que dit saint Paul dans l'Épître aux Galathes V, 29.

De l'utilité des formules

L'un des buts des mots et formules magiques est la protection des biens et des personnes. Il s'agit d'empêcher quelque chose d'advenir ou d'arrêter une action en cours, un incendie aussi bien que les effets d'un maléfice, des projectiles (flèches puis balles) ou la blessure par arme blanche. Toute une série de charmes apotropaïques (protecteurs) vise ainsi à se mettre à l'abri des mauvais sorts, de la mort subite du bétail et du vol. Ici un grand nombre de recettes indique comment découvrir un voleur en le soumettant à un test magique ou comment le contraindre à rapporter son larcin. Une sous-catégorie de ces recettes, qui relève de la magie noire, apprend à éborgner le larron à distance ou à le paralyser, à se venger, etc.

La plupart des formules proviennent de charmes guérisseurs dont Jean Wier (1515-1588) nous donne un bon aperçu dans ses *Cinq Livres de l'imposture des diables, des enchantements & sorcelleries*, édité à Paris en 1570, d'où nous tirons l'exemple suivant :

« Il y en a quelques vns qui pour estancher le sang, prennent vne tasse pleine d'eau froide, dedans laquelle ils laissent degouter trois gouttes de sang, & disent a chasque goutte l'oraison dominicale, avec la salutation angelique. Puis ils la baillent au patient & luy demandent : qui sera-ce qui t'aidera ? le patient respond ce sera sainte Marie. Lors ils disent : *sancta Maria hunc sanguinem firma* : c'est à dire, Sainte Marie arrêtez ce sang qui coule. Les autres escrivent contre le front du malade avec du sang qui sort, *Consummatum est*, c'est à dire : tout est accompli : Les autres pour arrester le sang disent ces parolles : *sanguis mane fixus in tua vena sicut Christus in sua poena : sanguis mane fixus sicut Christus quando fuit crucifixus*. C'est à dire, Sang demeure en ta veine comme Christ en sa peine : sang demeure figé comme Christ lors qu'il fut crucifié. Ils disent qu'il le faut prononcer par trois fois. Vn autre. *De latere eius exiuit sanguis & aqua*, c'est à dire : de son costé il sortit sang & eau. Les autres encore pensent arrester le sang coulant de quelques parties du corps par ces mots : Christ est nay en Bethlehem, & a souffert en Ierusalem : son sang s'est troublé : Je te dis que tu t'arreste par la puissance de Dieu, & par l'aide de tous les saincts : tout ainsi comme le Iourdain dedans lequel saint Iehan baptiza nostre Seigneur Iesus Christ, au nom du pere & du fils & du saint Esprit. Tenez le doigt sans nom dedans la playe & faites trois croix sur icelle : dites cinq fois Pater noster & Aue Maria, & vne fois le Credo, en l'honneur des cinq playes... » (III, 4).

Viennent ensuite des formules destinées à exaucer des désirs. Ceux-ci vont de la richesse — en découvrant des trésors cachés ! —, d'une bonne pêche, au filet ou à la ligne est-il précisé, au gain de l'amour d'une personne convoitée, en passant par des curiosités comme faire qu'une fille trousse sa chemise, ou qu'elle danse, ou encore que l'on fasse danser toute une maisonnée contre son gré. Curieusement les recettes d'invisibilité s'accompagnent rarement de formules et de mots magiques.

Que les formules aient été incompréhensibles n'eut jamais d'importance, car s'appuyant d'abord sur la magie et l'autorité de l'écrit, puis sur la tradition, leur utilisation repose sur un acte de foi. Si on les a transmises, c'est précisément qu'elles sont efficaces, et plus elles sont impénétrables, plus elles sont efficaces ! On a parlé à ce propos d'« arcanisation ».

Prenons un exemple. Qui devinerait aujourd'hui que XV XR XI signifie « Christ vainc, Christ règne, Christ ordonne » (*Imperat*) ? Des phrases entières sont réduites à une succession de lettres dont le sens nous échappe la plupart du temps. Seules les séries chrétiennes ont pu être en partie déchiffrées. Nous songeons ici à la *Bénédition de Zacharie* contre la peste, qui comporte dix-huit majuscules, chacune renvoyant au passage d'un psaume, ou au *Charme de sainte Agathe* contre les incendies, qui en comporte neuf, chacune initiale d'un mot.

Les recours

L'utilisateur des formules requiert par ce moyen l'aide divine ou diabolique. Pour mettre toutes les chances de son côté, il va accumuler les noms des êtres surnaturels en vertu d'une croyance très ancienne : posséder le vrai nom d'un de ces êtres permet de s'en faire obéir ; nommer, c'est maîtriser, lever un coin du voile du mystère, obliger la créature ou la force citée à se plier à notre volonté, car *numen est nomen*, idée qui se retrouve un peu partout, notamment dans les légendes de changelins, ces enfants substitués par les démons ou par les fées¹. Comme on ignore ce vrai nom, on rassemble tous les noms connus pour en faire une véritable litanie, en espérant que le bon sera parmi eux². Un très beau texte grec recommande ceci³ :

1. J.-M. Doulet, *Quand les démons enlevaient les enfants : les changelins, étude d'une figure mythique*, Presses de la Sorbonne, Paris, 2002.

2. Les anciens Égyptiens invoquaient ainsi *Phnô eai Iabôk* et les Juifs *Adonai Sabaôth*. Horos-Knouphi est aussi appelé Arbath, Abaoth, Bakchabrè, et dans une conjuration des plantes grecques, il est fait appel à Chronos, Héra, Ammon, Isis, Zeus, Helios, Osiris, Hermès, Mnevis, Hôros, Pan, Arès et Athéna !

3. E. Bartsch, *Die Sachbeschwörungen der römischen Kirche*, Münster, 1967, p. 170.

« N'invoque le Grand Nom qu'en profonde détresse, dans des situations décidant de la vie et de la mort [...]. Dis trois fois Jao, puis le grand nom de Dieu. Je t'invoque *Ptha hra iè Ptha oum emêcha erôth Barôch thorchtha thôm chai eouch archandabar ôea eô yneôch èra ôn èloph bom phta athabrasia Abriasôth barbarbelôcha barbariasô*¹... »

Au Moyen Âge, ce procédé d'accumulation est repris par la magie chrétienne² qui nous apprend que Dieu possède soixante-douze façons d'être nommé. Ce nombre s'accroît cependant car on ne se contente pas du latin et l'on va chercher les noms araméens, grecs, hébreux et parfois même arabes. La diversité des langues de ces noms s'explique si l'on se souvient du mot d'Origène (vers 185-253) : « Les noms qui possèdent une puissance dans une langue, la perdent lorsqu'ils sont traduits³. » On tire donc de la Bible tous les noms, surnoms de Dieu, tous les qualificatifs, métaphores et symboles qui s'appliquent à lui. On ajoute même à la liste les Rois mages, les patriarches, les Évangélistes, les archanges, etc., pour faire bonne mesure. On fait de même avec la Trinité et la Vierge Marie, c'est-à-dire qu'on mobilise l'ensemble du « panthéon » chrétien. Seule la magie blanche et licite procède ainsi. L'*Ars notoria*, la magie noire et illicite, fait de même avec les démons, avec les esprits planétaires car, ainsi que le note l'auteur du *Picatrix*, « il y a donc des mots, dans les noms de Dieu, qui font descendre les esprits du ciel vers la terre » (IV, 4). À partir du XVI^e siècle, les écrits ésotériques mettent en circulation la hiérarchie des enfers, avec une multitude de noms, de Lucifer et Satan jusqu'à Bélial et Belzébuth. On conjure et on adjure alors au nom du diable, de l'Ennemi, du Malin !

Des rituels et des ingrédients

Pour que le mot ou la formule soit efficace, il faut l'écrire à un moment quelquefois indiqué. Parmi les jours de la semaine, le jeudi vient en tête dans les pays scandinaves, suivi du samedi et du mercredi ; la précision est rare pour les charmes à formule dans les autres pays. Dans toute l'Europe occidentale, il faut les tracer avant le lever du soleil car l'idée sous-jacente est que la magie est fille de l'obscurité. Le choix

1. Ce mot revient fréquemment dans les charmes grecs, par exemple : PGM IV, 88-93.

2. Un grand nombre de charmes repose sur des données bibliques et hagiographiques : Charme de saint Pierre, de sainte Agathe, de sainte Anne, de Longin, du Jourdain, de sainte Suzanne, de sainte Apolline...

3. *Contre Celse* I, 45.

du jour repose sur les traditions astrologiques de l'Antiquité classique, qui distinguaient entre jours fastes et jours néfastes, mais cet arrière-plan disparut à mesure que la magie devenait plus populaire et qu'elle n'était plus exercée par des savants. De tout cela ne survivent dans les formules que quelques « signatures », c'est-à-dire des représentations codées des corps célestes et des constellations¹.

Les charmes les plus anciens comportent parfois des rituels, mais ceux-ci restent rares et la raison en est simple : les rédacteurs ou auteurs ne désiraient pas vraiment que tout un chacun pût les utiliser sans recourir aux services d'un « spécialiste », et les scribes et copistes ont opéré une censure.

Il ne faut pas oublier que, durant le Moyen Âge et même bien après, ceux qui savaient lire et écrire étaient des clercs, des ecclésiastiques, et qu'ils tiraient un revenu annexe de la rédaction ou de la copie de charmes, qu'ils arrondissaient ainsi leur casuel, pour parler de façon plus moderne, en les vendant ou en les mettant en pratique. La preuve ? Les pénitentiels l'apportent, eux qui ne cessent de fustiger les prêtres magiciens ou sorciers, leur rappelant que les « arts notoires » sont pros crits par l'Église. Dans les charmes, il reste donc essentiellement des modes d'utilisation : telle formule doit être suspendue au cou, telle autre délayée dans de l'eau et donnée à boire à un patient. Et là, il faut lécher puis cracher...

Nous en apprenons un peu plus sur les ingrédients et tout ce qui accompagne les formules et paroles magiques : sang de chauve-souris ou de chien noir, morceau du cierge de votre baptême, du fromage, du pain, du plomb, une baguette de noisetier. On fait des nœuds, on plante un certain clou dans un mur, on entaille l'oreille d'un chat noir...

L'intérêt de ces détails est, entre autres choses, de nous dévoiler un imaginaire pratiquement sans limites mais très fortement ancré dans le réel, dans la vie quotidienne. Bêtes et instruments sont ceux que l'on côtoie ou utilise tous les jours.

Des formules à tout faire

Ce qui se remarque le plus dans les formules magiques, c'est leur polyfonctionnalité. En forçant un peu le trait, nous pourrions dire qu'aucune n'est vraiment spécialisée, ne traite que d'une maladie ou d'un

1. Cf. C. Lecouteux, *Le Livre des grimoires : aspects de la magie au Moyen Âge*, op. cit., pp. 193-206.

type de maléfice, ou encore d'une protection contre une unique agression, quelle qu'elle soit. Ce caractère polyfonctionnel ressort de leur capacité à se combiner, à s'associer entre elles, et on le rencontre surtout dans les textes chrétiens ou christianisés. Tout donne l'impression qu'il existe un stock de formules dans lequel magiciens, sorciers ou guérisseurs puisent à volonté en fonction des besoins, et notre dictionnaire en rend compte.

Une autre conclusion s'impose. L'accumulation de formules au sein d'un même texte tend à prouver qu'il subsiste un doute sur l'efficacité de chacune prise isolément. Pour cette raison, les hommes du Moyen Âge et leurs descendants les ont juxtaposées, y mêlant des éléments proprement païens comme des invocations à la lune et au soleil.

Pour autant que nous puissions en juger, les charmes païens ont d'abord été christianisés superficiellement, puis les clercs ont développé des charmes chrétiens sur les modèles païens et remplacé des dieux comme Odin ou Thor par des personnages de la religion dominante. Dans un troisième temps, ces deux types de prescriptions se sont fondus pour donner des textes mixtes où voisinent paganisme et christianisme. Nous rencontrons ainsi le carré magique *Sator Arepo Tenet Opera Rotas* à côté du Christ, le Notre-Père à côté de la formule *poro pota*, etc.

Sur un millier d'années, nous constatons un net recul des formules magiques, développées ou abrégées, dans les grimoires. Comparés aux manuscrits médiévaux, *La Poule noire* ou *Le Petit Albert* font figure de parents pauvres. Quelques-unes ont survécu jusqu'à nos jours, mais ce ne sont pas les plus anciennes. Elles viennent en droite ligne des ouvrages imprimés dès le XVI^e siècle, surtout de ceux qui anathématisent les superstitions. Le *Traité des superstitions* de Jean-Baptiste Thiers (1679) en est un bon exemple. La matière semble s'être décantée au fil des ans, éliminant les formules les plus obscures, mais cela ne s'est pas fait au même rythme selon les pays. En revanche, tout ce qui relevait de la magie chrétienne a continué à se transmettre, ce qui tend à prouver que l'Église a réussi, sur la longue durée, à détourner à son profit la magie populaire païenne, du moins en partie. Cette évolution ne doit pas surprendre : toute plante coupée de ses racines meurt. Ce qui perdure, c'est la croyance en une guérison, une acquisition ou une protection par des moyens surnaturels. Sur ce point, les mentalités n'ont guère évolué et, comme autrefois, les hommes continuent de faire des pèlerinages, de rendre visite à des guérisseurs et de porter des amulettes.

Avec les mots et formules magiques, nous entrons dans un monde particulier où règne en absolu le début de l'Évangile selon saint Jean :

« Au commencement était le Verbe », et si Jean nous dit que « le Verbe était Dieu », cela veut dire qu'il est tout-puissant. Si nous nous en tenons aux témoignages contemporains, ajoutons qu'il le sera encore *in saecula saeculorum* et par-delà les religions, les cultures et les époques. La grande leçon qui se dégage, c'est l'immense besoin de transcendance qui marque l'humanité, le besoin irrépressible de placer au-dessus d'elle des êtres qui régissent notre vie, en bien comme en mal.

Des faits de langue

D'un point de vue linguistique, les formules magiques sont d'une grande diversité et comportent en gros trois types. Nous avons d'abord des éléments de la liturgie chrétienne — extraits de la Bible, surtout des psaumes¹, de prières, de litanies, de la messe — ; ensuite, des mots grecs, hébreux, latins² ou du dialecte local déformés au point d'en être méconnaissables, car ce qui semble avoir le plus d'importance, c'est la sonorité qui repose souvent sur des allitérations et des homophonies, ce qui provoque une succession de variantes d'un seul terme comme : *festella, festelle, festelle festelli festello festello, festella festellum*, ici pour conjurer toutes les sortes de fistules³.

On a encore des variantes sur un concept précis. Un charme rédigé outre-Rhin et destiné à faire revenir un fugitif, s'ouvre par la formule : *Peda inpeda. Prepeda. conpeda prepedias Inpediae. Conpedia.*

Les termes sont dérivés des verbes *impedio* et *prepedio*, « entraver », et du vocable *compedus*, « qui attache les pieds ensemble ». On lie les membres du fuyard à distance au moyen de mots.

Nous trouvons enfin des successions de lettres qui peuvent être les initiales de mots — chacun connaît INRI : Jésus de Nazareth roi des Juifs, ou VRS, *Vade retro satanas* —, mots composant parfois une phrase ou une abréviation, comme ce que l'on rencontre chez Rabelais où Pantagruel est écrit P.N.T.G.R.L. (II, 23). Un passage des *Gesta Romanorum* le suggère. On y lit en effet que la séquence *P P P, S S S,*

1. « Vn autre laue ses mains avec le malade deuant l'accez de la fiebure & au commencement de l'accez, il dit tout bas le Pseaume qui commence, *Exaltabo te Deus meus rex* (Ps. 144). Vn autre dict en prenant la main du malade, *Aequo facilis tibi febris hac sit, atque Mariae virgini Christi partus* : c'est à dire, Ceste fiebure te soit aussi facile à porter, comme l'enfantement de Christ a esté à la vierge Marie », écrit Jean Wier (III, 4).

2. Dans les charmes roumains, le caractère magique est bien souvent dû à l'utilisation du slavon.

3. Van Haver, Josef, *Nederlandse incantatieliteratuur; een gecommuniceerd compendium van nederlandse bezweringsformules*, Gand, 1964, n° 549, p. 206.

R R R, F F F signifie : *Pater patriae perditur, sapientia secum sustollitur, ruunt regna Rome ferro, flamma, fame*¹. Les successions de lettres seraient donc en quelque sorte un moyen mnémotechnique utilisé pour retenir des phrases entières, mais dans les charmes, c'est en même temps un moyen de préserver le secret : seul l'initié, mage ou sorcier, sait ce qu'elles signifient.

Sinon, nous sommes en général confrontés à des « textes » amuletiques dans lesquels nous trouvons des croix, des chiffres et des signes mêlés aux lettres. Le sens de ces successions de lettres s'est depuis longtemps perdu, si tant est qu'il ait un jour existé, car l'obscurité renforce leur caractère magique, du moins pour le profane. Lorsque nous disposons de plusieurs variantes d'une même formule, nous constatons qu'elle n'a pas été comprise par ceux qui la recopiaient, des clercs la plupart du temps. Les erreurs de transcriptions possèdent deux causes : soit la formule était rédigée dans une écriture difficilement déchiffrable, soit elle a été entendue lors de son utilisation par une tierce personne ou dictée par elle. C'est la conclusion que l'on tire de transcriptions quasi phonétiques de prière comme le Notre-Père, de celle du mot *artifex* par *artifaehs*, d'une graphie *dixitz*, pour *dixit*, due à un Provençal, ou de *penitensia*.

Il convient de citer les remarques pertinentes que Julien Véronèse fait sur la transmission des textes :

« Les révélations se font en effet dans certaines langues réputées sacrées — l'égyptien dans la tradition grecque, l'hébreu ou le "chaldéen" [l'araméen] dans la tradition judéo-chrétienne —, dont la connaissance, d'une époque à l'autre, peut se perdre. La parole révélée devient ainsi, au fil du temps, de plus en plus imperméable à toute tentative de décryptage. Mais cette perte progressive de signification est loin d'être, dans ce domaine, un handicap. Au contraire, elle devient, notamment en ce qui concerne les invocations qui constituent pour une large part les rituels magiques, un gage d'efficacité : les mots dont la signification, lorsqu'elle ne l'a pas toujours été, est devenue inconnue [...], apparaissent plus facilement comme appartenant à la langue même de la divinité. [...] Autrement dit, le secret du langage magique est garant de son pouvoir². »

1. *Die Gesta Romanorum nach der Innsbrucker Handschrift vom Jahre 1342*, éd. Wilhelm Dick, Erlangen & Leipzig, 1890, chap. 92.

2. J. Véronèse, « Secret », in : *Dictionnaire historique de la magie et des sciences occultes*, éd. J.-M. Sallmann, Paris, le Livre de Poche, 2006 (La Pochothèque), p. 656.

La graphie des formules

Il faut dire un mot de l'aspect graphique des formules, qui permettra de mieux comprendre les modifications subies au fil du temps du fait des copistes et des utilisateurs.

Dans les manuscrits médiévaux, les graphies provoquent des confusions fréquentes entre les lettres, dont voici des exemples :

u ↔ o	ni ↔ m	r ↔ t	l ↔ t
u ↔ n	rn ↔ m	r ↔ z	c ↔ t
st ↔ h	in ↔ m	r ↔ c	d ↔ ol
p ↔ f	iu ↔ m / in	l ↔ t	

La transcription se fait en fonction de la prononciation. Nous avons ainsi la notation /ngn/ pour /gn/, /x/ devient /xs/. La première lettre des mots peut être omise — *abriel* pour *Gabriel*, *erba* pour *herba* —, d'autres sont redoublées — *vinccit* pour *vincit* —, des mots sont disloqués, comme *An An Jzapla* pour *Ananizapta*, *su † per* pour *super*, *ad jutor* pour *adjutor* ou, encore, d'autres sont amalgamés, ainsi *saname* pour *sana me* (« guéris-moi »). Nous avons des phénomènes d'agglutination comme *Kuiaesinnceliss* pour *qui est in coelis*, « qui est aux cieux », ou de contraction, par exemple *alfaetho* pour *alpha et omega*. Des mots s'abrègent — *ysros* pour *Ischyros*, « fort » —, des lettres disparaissent, ainsi *fia volua* pour *fiat voluntas*, « que [ta] volonté soit faite ». On n'en finirait pas de dresser la liste des cacographies et autres phénomènes linguistiques qui marquent les manuscrits, auxquels il faut ajouter le jeu sur les majuscules et minuscules, par exemple : *a † G † l*. *a* ou bien *teneBRARum*, jeu que nous respectons scrupuleusement dans ce dictionnaire. Puisse cet aperçu donner une petite idée des difficultés que rencontre le chercheur !

Il ressort d'une vue globale des phénomènes linguistiques que l'important fut la prosodie des charmes, l'inclusion de vocables aux sonorités étrangères renforçant leur aura magique. Pour s'en convaincre, il suffit de les prononcer à haute voix en respectant les règles d'accentuation, de s'enregistrer et de s'écouter : ce que l'on entend est une sorte de mélodie bien rythmée qui n'est pas sans rappeler celle des charmes du monde altaïque... Le lecteur pourra en faire l'expérience avec cet extrait d'une conjuration du chance : *canckera canckere canckere canckeri canckero canckera canckerum*¹ ou, mieux encore, avec cet

1. Van Haver, Josef, *Nederlandse incantatieliteratuur*, op. cit., supra, n° 549, p. 206.

extrait d'une conjuration des esprits aériens de Pierre d'Abano (1250-1316)¹ :

Adonai, Zabaoth, Amioram, Sadai, El, Aty, Titeip, Azia, Hyn, Minosel, Achadan, Vay, Ey, Haa, Eye, Exe, a El, El, a Hy, Hau, Hau, Hau, Minosel, Achadan, Va, Va, Va, Va.

Écrire et crypter

Pour écrire les formules et mots magiques, on nous dit parfois qu'il faut utiliser son propre sang ou celui d'animaux — ceux le plus souvent évoqués étant la chauve-souris, le chat, noir de préférence, le coq et le chien —, écrire sur du papier, de la cire ou du parchemin vierge, c'est-à-dire provenant d'un animal mort-né. D'autres supports sont cités, sur lesquels on trace les *characteres* requis à l'encre. Ce sont des fruits, du pain, du fromage, une hostie ou un objet servant à boire ou à manger, écuelle, gobelet, etc. Dans les processus de guérison, les formules se boivent après dissolution dans un liquide, dans ceux de persécution elles empêchent d'avaler, par exemple lorsqu'il s'agit de découvrir un voleur.

Les textes peuvent être codés. Un manuscrit du XII^e siècle conservé à Paris nous donne quelques clés². On remplace les voyelles par des points :

A = . e = : i = :: o = :: u = ::

Mais il existe d'autres variantes ! Ou bien l'on substitue des consonnes aux voyelles ; b représente *a*, f *e*, k *i*, p *o* et x *u*. On remplace toutes les lettres d'un mot par celles qui les suivent immédiatement ; *uiuit* (« il vécut ») devient ainsi *xkxkx*. On utilise l'alphabet à l'envers en prenant z pour a, y pour b, etc. On numérote les voyelles de 1 à 5 (1 = a, etc.), ou de 5 à 1 (5 = a, etc.). On utilise un point pour *a*, une ligne pour *e*, un Δ pour *i*, ∇ pour *u*. Et, bien sûr, on invente des alphabets³. Le lecteur pourra tenter de décrypter certaines formules à l'aide de ces indications.

1. Pierre d'Abano, *Heptameron*, in : Agrippa von Nettesheim, *Opera*, t. 1, Lyon, s.d. (vers 1600), p. 570.

2. Paris, Bibliothèque nationale, nouvelle acquisition latine 7743, folio 251.

3. Cf. C. Lecouteux, *Le Livre des grimoires...*, *op. cit.*, pp. 213-220. Sur les différentes méthodes de cryptage, B. Bischoff, « Übersicht über die nichtdiplomatischen Geheimschriften des Mittelalters », *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung* 62 (1954), pp. 1-27. Voir annexe II.

On translittère aussi l’idiome local en lettres grecques, notamment en Italie, souvent de façon approximative, comme le montre l’exemple suivant, tiré d’un « bref » de guérison d’animaux¹ :

Texte	Translittération
<p>χίστινομουραρού πλασχρίξι σιλουμάλι έστι διαβαάντι τζιλι σχριβίτι εττάαχχάτιλι άλουχόδδου χουν Γ Πάτερνοόστερ έδ τρι άβι-μαρί έδ σι έστι διαρρέρι τζιλι άτταχά- τι άλαχούδα διλαββέστια</p>	<p>Kistinomourousou plaskhritzi siloumali esti diavanti tzili skhriviti ettakhkhatili aloukhoddou khoun G Pater noster eth tri avimari eth si esti diarreri tzili attakhati alakhouda dilabbestia</p>
Transcription (italien du sud)	Traduction
<p>Kisti nomu ora suplascrizzi, si lu mali esti di avanti, cili scriviti e ‘ttacatili allu coddu cun tri Pater noster e tri Avi Mari. Ed si esti di arrieri cili attaccati alla cuda dilla bestia.</p>	<p>Ces mots maintenant écrits ci-dessus, si le mal est devant, vous les écrivez et attachez au cou en disant trois Pater noster et trois Ave Maria, et si le mal est par derrière, vous les attachez à la queue de l’animal.</p>

En Irlande médiévale, ce type de codage est également utilisé et, dans un charme utilisé contre les maladies de la vessie, nous lisons : *PreCHNYTΦcANω MNYBVc:- KNAATYω NIBVS:- FINIT:-* , c’est-à-dire *prechnytosan* (= praedicent) *omnibus nationibus*.

Une autre façon de crypter est, tout simplement, d’abréger. Une conjuration d’un grimoire italien nous montre comment on procédait² :

« Par

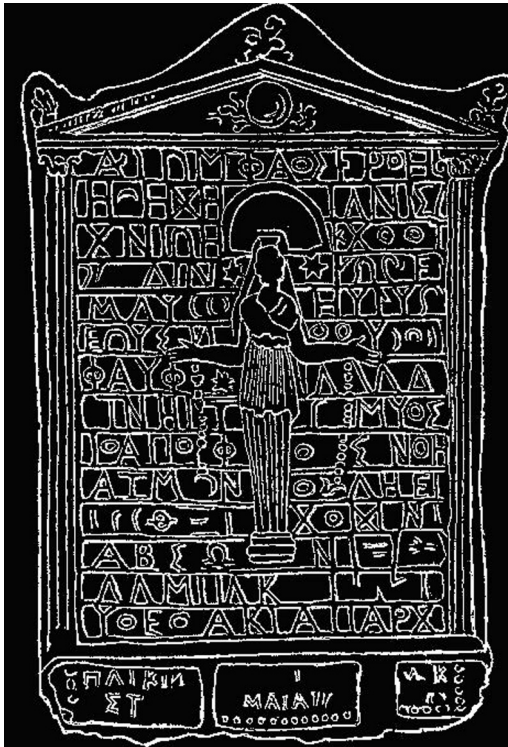
- Eloim, Ariel e Jehova, Agla, Tagla, Mathon,
- Oarios, Almouzin, Arios, Membrot, Varios,
- Pithona, Magots, Salphae, Gabots, Salamandra,
- Tabots, Gnomus, Terra, Coelis, Godend,
- Aqua, Guingua, Jauna, Etitnamus, Zariatnatmick, etc.
- A. E. A. J. A. T. M. O.
- A. A. M. V. P. M. S. G. S. T.
- G. T. C. G. A. C. J. E. Z. etc³.

Chaque lettre représente un mot. Quand on rencontre de semblables successions de lettres, il est bien difficile de retrouver ce qu’elles représentent. Ensuite, ces lettres peuvent être amalgamées pour former de nouveaux vocables magiques... Souvent elles sont mal déchiffrées.

1. F. Pradel, *Griechische und süditalienische Gebete, Beschwörungen und Rezepte des Mittelalters*, Giessen, 1907, p. 14.
2. *La Grande clavicola di Salomone*, 2002, p. 20. Il s’agit de la conjuration d’un esprit.
3. Autre attestation avec des variantes s. v. Agla.

Signes et alphabets

Tous les grimoires anciens renferment donc des signes dits cabalistiques, appelés « lettres éphésiennes » (*ephesia grammata*) et *characteres*, tirés d'alphabets secrets ou bien repris de *La Philosophie occulte* d'Henri Corneille Agrippa ou inspirés par elle.



Lettres éphésiennes.

Tout fait signe, pourrait-on dire. La magie opère quand lettres et figures sont inconnues du profane. Jusqu'au XIX^e siècle on utilise des runes dans les pays scandinaves, et là et ailleurs en Europe, depuis au moins les IX^e-X^e siècles outre-Manche, des caractères grecs et hébraïques. On écrivait ainsi BEPPONIKE pour Véronique. L'emploi du grec reste rare, aussi rare que les personnes susceptibles de le lire et de l'écrire. Quand on rencontre cette langue dans un charme ou une prescription, on peut être sûr qu'il s'agit d'une tradition savante puisant ses racines dans l'Antiquité. Parfois, une simple phrase dans une langue

étrangère à celle du scribe devient formule magique, c'est pourquoi il y a tant de termes latins, presque toujours défigurés d'ailleurs, dans les charmes en langue vernaculaire. En Scandinavie, outre le latin nous trouvons de l'allemand, et en Angleterre, des mots celtiques. Il est manifeste que certains mots ont été inventés ou forgés sur des modèles latins, que des termes du parler local ont été latinisés par l'adjonction de finales empruntées aux déclinaisons de cette langue.

Le charme du latin

Contrairement à ce qu'on pourrait penser à première vue, les langues des charmes ne sont pas des parlers « exotiques », comme le grec ou l'hébreu, qui sont celles des formules des rituels de haute magie — la *Kabbale*, *Les Clavicules de Salomon* ou *La Philosophie occulte* d'Henri Corneille Agrippa — et connues des seuls érudits. Le grec fournit son alphabet qui sert à translittérer la langue vernaculaire, et quelques termes ; l'hébreu apporte quelques noms et mots tirés des Écritures la plupart du temps. La grande langue de la magie est, du Moyen Âge au XIX^e siècle, le latin qui reste pour beaucoup une langue mystérieuse, celle de la liturgie. Il faut savoir que ceux qui assistaient aux offices en cet idiome ne le comprenaient pas souvent. Ils connaissaient par cœur les répons, les cantiques, les hymnes, etc., ce qui se révèle dans les transcriptions de passages de la Bible à des fins magiques. Les mots et formules sont donc fréquemment des locutions et des termes latins déformés, ou bien des mots vulgaires latinisés, ou encore des fabrications dotées d'une consonance latine, ou, pour finir, du latin mal compris, mal déchiffré ou mal entendu, défiguré à l'extrême, ce qui n'en facilite pas la compréhension et fournit des formules d'une redoutable obscurité, nous en prendrons un exemple simple.

La phrase « poursuivant son chemin, Jésus passa près d'eux » — en latin : *Jesus autem transiens per medium illorum ibat* (Luc 4, 30) — est une formule très utilisée par les voyageurs, du Moyen Âge au XIX^e siècle. Voici un aperçu de son évolution¹ :

En 1789 : *Jesus Hutem Abrasius rer medrum I lov rum ibat*

En 1800 : *Jesu en fenstrans tius Poe mer dium Horum ibat*

Thesus outem trans sniper medium poramilet

En 1827 : *Jusus aut antrocius † per Medium † Senum telb*

1. Bang n° 1095 ; Ohrt n° 1263.

À la limite, le charme du latin opère par la mélodie, la prosodie de la langue et le chercheur doit prononcer ces mots en faisant abstraction des graphies s'il veut avancer. Lorsqu'elles existent, les variantes sont d'un grand secours car, en les comparant entre elles, il est parfois possible de reconstituer le sens originel.

Il faut croire que cet attrait s'exerce toujours puisque J. K. Rowling fait prononcer à Harry Potter des formules comme : *Levicorpus ! Muffliato ! Reparo ; Lumos ; Impedimenta ; Sectumsempra ; Petrificus*, mais bien avant cet auteur, dans un feuilleton radiophonique des années 60, on entendait cette incantation¹ :

« Chaviro
Rotentacha
Chamipataro
Rogrillapatacha
Chalacharo. »

Monde extraordinaire, pour ne pas dire extravagant, les formules magiques renvoient à une pensée qui perdue par-delà les siècles et ne cesse d'alimenter productions romanesques et cinématographiques.

Organisation du dictionnaire

Notre dictionnaire est le résultat de la lecture de plus de sept mille prescriptions magiques d'une douzaine de pays d'Europe occidentale et septentrionale. Ce corpus ne cesse de s'agrandir à mesure du dépouillement des manuscrits du Moyen Âge et de la découverte fortuite de grimoires, comme celui de Vinje (Norvège), caché sous le plancher de l'église locale, ou celui d'Elverum, dans le même pays, retrouvé dans le grenier d'une ferme, ou encore du « sachet accoucheur » en possession d'une famille auvergnate, ou encore l'extraordinaire bibliothèque de Josef Wetzel, sorcier et médicastre, inventée lors d'une perquisition en 1894 : elle comportait cent vingt-trois ouvrages² ! En 1760, Joh.

1. *Signé Furax*, par Pierre Dac et Francis Blanche. L'incantation se comprend ainsi : « Le chat vit le rô, le rô tenta le chat, le chat mit la patte au rô, le rô grilla la patte du chat, le chat lâcha le rô ! » Dans le *Trésor des contes* (t. 2, Paris, 2009, p. 63), Henri Pourrat note la même formule recueillie dans les années 50 en Auvergne, qui diffère sur la fin : « Chat secoua patte et quitta rô. » Le conte intitulé *Le Desservant nouveau* donne un bon exemple de formules françaises pouvant passer pour du latin à l'oral (*ibid.*, p. 64).

2. Cf. Paul Beck, « Die Bibliothek eines Hexenmeisters », *Zeitschrift des Vereins f. Volkskunde* 15 (1905), pp. 412-424.

Wallberger donnait une liste de soixante-huit titres¹. Nous ne prétendons donc nullement à l'exhaustivité, car collecter mots et formules magiques est une tâche immense qui devrait être accomplie par une équipe de chercheurs, ne serait-ce qu'en raison des nombreuses langues devant être maîtrisées. Notre but essentiel est de fournir un aperçu des fruits de la pensée magique, du Moyen Âge au XIX^e siècle, en espérant que d'autres le compléteront.

Les entrées de ce dictionnaire sont des mots magiques isolés et des formules. Lorsque celles-ci sont courtes, elles servent d'entrée ; si elles sont longues, seuls en figurent les premiers termes. Les formules amuletiques et les oraisons suivent le même principe.

Certaines entrées fournissent des informations sur les grimoires que nous avons dépouillés, et d'autres regroupent les données sur un thème.

Nous respectons strictement les graphies des manuscrits, aussi ne faut-il pas s'étonner de trouver parfois des cacographies, comme *vicit* pour *vincit*, etc., et des variantes dans les noms propres (*Semiphoras*, *Schemhamphoras*, *Shem ha-mephorash*).

Lorsque nous disposons de plusieurs témoins offrant des variantes, nous reproduisons ces variantes.

Certains articles sont synthétiques et regroupent des informations disséminées dans les charmes, comme les noms de Dieu, de démons, d'esprits, etc..


Si, au Moyen Âge, mots et formules magiques se sont transmis par les codex de médecine et de pharmacie, ou bien furent transcrits dans les manuscrits là où il restait de l'espace, dès le XVI^e siècle, grâce à l'imprimerie et au colportage, ils se répandirent un peu partout, et ce jusqu'au XIX^e siècle, sous la forme de grimoires dont les compilateurs, et plus tard les romanciers, tirèrent leur matière de tout ce qu'ils avaient à leur disposition. C'est pourquoi ce dictionnaire déborde du Moyen Âge afin de suivre le devenir de ces prescriptions et de distinguer les traditions anciennes des nouveautés... quand elles existent !


Le commentaire suit les charmes et prescriptions au plus près et tente de les décrypter quand faire se peut.

Les références bibliques renvoient au texte de la vulgate latine.

Nous respectons le jeu des majuscules, des minuscules et des lettres décalées.

1. Joh. Wallberger, *Berühmtes Zauberbuch oder aufrichtige Entdeckung bewährter ungeweiner Geheimnisse...*, Francfort, Leipzig, 1760.

Nous limitons les indications bibliographiques, marquées par le signe , à la source de la formule citée, selon l'ordre d'apparition dans le corps de la rubrique et, le cas échéant, aux études les plus pertinentes.

Le signe  renvoie à d'autres articles permettant de mieux comprendre la formule ou le mot.

Pour éviter de multiplier les entrées qui ne seraient que de simples renvois, nous procurons un index partiel des mots magiques surgissant à l'intérieur des formules, ainsi qu'un index des matières.

Ce dictionnaire complète nos *Livre des grimoires* (nouvelle édition revue et augmentée, 2008) et *Livre des talismans et des amulettes* (2005), parus chez le même éditeur. Ces trois volumes permettront ainsi de mieux cerner la nature, la circulation et la transmission de la culture magique propre aux pays considérés.

Gagny, septembre 1997-Pâques 2013.